

TROIS ANALYSES CULTURELLES

par Thomas K. Fitzgerald

M. Thomas K. Fitzgerald est l'auteur d'une thèse sur l'Homosexualité en tant que déviation sociale, soutenue en 1960, à l'Université de Caroline du Nord (Etats-Unis) et qui sera prochainement publiée.

Il a bien voulu donner à Arcadie la primeur d'un des chapitres de cet ouvrage, que nous publions ici, traduit par M. Marc Daniel.

Nous l'en remercions très chaleureusement. (N.D.L.R.)

I. - LA CIVILISATION DES KERAKI (PAPOUS)

Un acte, considéré comme socialement aberrant dans telle ou telle civilisation, peut être regardé comme « normal » dans une autre société ou communauté. Chez les Indiens Keraki – peuplade papoue de la Nouvelle Guinée du Sud, à l'Ouest de Fly River (1) – des manifestations sexuelles que notre propre civilisation considère souvent comme des déviations sociales reçoivent l'approbation collective et sont institutionnalisées pour un statut, un sexe et un âge donnés (à savoir que, dans le cycle de l'existence du Keraki moyen de sexe masculin, se succèdent respectivement les stades d'homosexualité passive, homosexualité active et hétérosexualité). Ruth Benedict écrit : « L'enfant devient homme, c'est là un fait de nature ; mais la façon dont cette transition s'effectue varie d'une société à l'autre, et aucun de ces ponts culturels en particulier ne peut être considéré comme le chemin « naturel vers la maturité » (2).

Les relations sociales des Keraki, surtout celles entre parents et enfants, trahissent une évidente absence d'autorité rigide. Les normes du comportement dans la société keraki sont plus ou moins généralement acceptées, mais non strictement formulées. L'éducation se fait par identification ; et la crainte de l'opinion publique (cancans) suffit pour tenir en échec les comportements fortement désapprouvés. Il est intéressant de remarquer qu'il n'y a ni tribunaux ni police ; le chef a une autorité assez limitée ; les délinquants ne se heurtent à peu près à aucune action punitive d'ensemble de la part de la communauté – et cependant cette société atteint à un haut degré de « respect des lois » (3).

Les institutions culturelles, fondées davantage sur des nécessités physiologiques que sur des dogmes idéaux, fournissent un support adéquat à l'individu pour son passage d'un statut à l'autre : les contrôles sociaux ne sont pas définis de façon assez restrictive ni observés avec assez de rigueur pour que les individus qui éprouvent une grande difficulté psychique à changer de rôle s'en trouvent mal adaptés.

Le cérémonial du passage des garçons Keraki à l'âge adulte (« making of man cuit ») fournit un excellent exemple de développement de la personnalité, dans lequel les

éléments homosexuels non seulement ne sont pas niés mais reçoivent une expression institutionnelle, pleinement sanctionnée par la société masculine et universellement pratiquée. C'est à l'occasion de la cérémonie du bull-roarer que prend place la pratique institutionnalisée de la « sodomie » (coït anal inclus), – coutume qui, pour les Keraki, prépare l'adolescent à l'âge adulte, constitue un moyen de divertissement en commun, et possède, en outre, sans aucun doute, des implications spirituelles (magiques) et psychologiques plus profondes.

C'est à l'âge de 13 ans que le garçon passe par cette cérémonie, la plus importante de celles qui marquent la vie des jeunes. D'étranges sonorités expressives, « lourdes de danger et de pouvoir surnaturel », sortent des instruments de bois appelés bull-roarers, et l'intérêt se concentre sur la flûte sacrée de bambou. Après la cérémonie, les initiés sont fouettés par les femmes, rite qui marque l'insistance mise sur la défense de jamais divulguer les secrets du cérémonial aux membres du sexe féminin. Ensuite a lieu une période d'isolement au cours de laquelle les néophytes sont « sodomisés » par d'anciens initiés et par des hommes plus âgés (un homme légèrement plus âgé joue le rôle actif). Selon les Keraki, un garçon ne peut atteindre sa pleine maturité d'homme, s'il n'a pas joué ce rôle passif pendant quelques années : ils disent que cette pratique assure la croissance des garçons. Cette notion de « croissance » est très répandue dans ce secteur et a des liens avec la magie et la religion aussi bien qu'avec les idées sur le sexe. Bien entendu, on peut considérer cette théorie que la croissance (entendue au sens corporel) résulte de la pratique de la sodomie comme la rationalisation d'un motif qui est vraisemblablement le désir de jouissance ; mais il n'y a néanmoins aucune raison de nier que cette expérience puisse contribuer à la « croissance » (au sens psychologique), c'est-à-dire à la libre expression d'une émotion humaine à laquelle bien des sociétés humaines ont fourni un moyen de s'exprimer, légalement ou illégalement (4).

Cependant, la vie sexuelle des Keraki n'est pas entièrement dépourvue de contrôle et de réglementation. Après le cycle d'initiation, un homme peut, par la suite, jouer le rôle actif dans une autre cérémonie ; mais un homme plus âgé n'est pas censé persister indéfiniment dans son activité homosexuelle : la civilisation Keraki met trop l'accent sur le mariage et sur les enfants (symboles de prestige) pour cela.

Tel est le sens de la curieuse cérémonie dite dit jemberi, au cours de laquelle chaque homme mange de la chaux (jemberi) qui brûle la bouche et la gorge, dans l'intention expresse de neutraliser les effets des relations homosexuelles, autrement dit, en clair, pour éviter que les hommes ne deviennent enceints (5).

Cette description soulève un point intéressant, touchant la définition de la « déviation sociale » dans la société Keraki. Ce n'est pas l'homme qui commet des actes homosexuels qu'on considère comme « aberrant », mais plus spécialement, celui qui devient enceint, car, chez ce peuple maigre et sous-alimenté, si un homme devient corpulent (ce qui est souvent le cas dans certaines maladies de la rate), les gens le considèrent comme enceint ; et, comme son accouchement serait une honte pour les autres hommes (la contrefaçon des fonctions féminines étant, en soi, honteuse) il est en général chassé du village ou même tué (6).

En résumé, nous avons observé un comportement homosexuel et des éléments de personnalité (dépendance, identification, maturation) auxquelles la société Keraki

donne leur pleine expression, pour les hommes, associés avec l'homosexualité. Selon Williams, « la cérémonie d'initiation continue à exercer ses fonctions éducatives et disciplinaires. Elle sert à marquer le passage de la jeunesse à un autre statut » (7).

(1) F.E. Williams, *The Papuans of the Trans-Fly* (Oxford, Clarendon Press, 1936).

(2) R. Benedict, *Continuities and Discontinuities in Cultural Conditioning*, dans P. Mullamy (éd.), *A Study in Interpersonal Relations* (New-York, Grove Press Inc. 1949) p. 297.

(3) F.E. Williams, op. cit., p. 249.

(4) F.E. Williams, op. cit., p. 204.

(5) Peut-on admettre que le coït anal soit visé par la cérémonie du jemberi ? Le fait de manger de la chaux pour éviter la grossesse semble suggérer que la forme de relations sexuelles préférée soit le coït buccal. La crainte de la fécondation à la suite d'un coït anal est incompatible avec l'observation courante (le sperme ne séjournant pas dans le rectum).

(6) F.E. Williams, op. cit., p. 202.

(7) F.E. Williams, op. cit., p. 206.

Arcadie n°12, Thomas K. Fitzgerald, avril 1963

II. - LA CIVILISATION DE L'ILE DE TRUK

Bronislaw Malinowski affirme que les sociétés primitives sont à peu près complètement exemptes de « perversion » (1) — (l'homosexualité, d'après sa propre définition, entre dans la catégorie des perversions et, sans aucun doute, il la considère comme socialement aberrante). Mais pour comprendre pleinement le rôle subtil qu'une telle expression émotionnelle peut jouer dans une civilisation, il convient de chercher au-delà des aspects superficiels et externes de l'« homosexualité ».

La civilisation de l'île de Truk, par exemple, illustre l'absence relative de comportement homoérotique dans les sociétés primitives et aide à expliquer le concept de l'homéostasie (adaptation) culturelle dans les situations de frustration émotionnelle (2).

Thomas Gladwin décrit un groupe de gens qui vivent dans cette île de Micronésie, et qui forment une société fortement matrilineaire (3), avec l'accent mis sur la parenté en tant que moyen de structuration des comportements et des obligations. Le gouvernement n'est organisé qu'au niveau local, et les contrôles ne sont pas rigides ; mais le conformisme, très marqué, est en partie dû aux pressions internes, auxquelles contribue la peur des sorciers et des esprits. Les enfants de Truk sont, selon Gladwin, sous-alimentés ; en conséquence, la nourriture et l'acte de manger deviennent les symboles essentiels de la solidarité familiale et communautaire chez ce peuple insulaire. En outre, les enfants sont exclus émotionnellement de la société des adultes ; la relation parent-enfant est donc caractérisée par des frustrations buccales, par une soumission au moins d'apparence, et par une inconséquence marquée.

A la lumière du tableau que trace Gladwin de ces hommes de Truk, victimes de frustrations infantiles aiguës et d'un manque d'« amour » parental, il n'est pas

surprenant de constater que l'adaptation sexuelle des adultes ne se fait pas sans difficultés (4). La civilisation de Truk est caractérisée par ce que Sarason appelle un « conflit passivité-agressivité ». Typiquement, il existe une dysharmonie fondamentale entre les deux sexes. Les relations hétérosexuelles sont plus souvent superficielles qu'amicales ou amoureuses.

La capacité sexuelle devient la chose la plus importante, et les hommes tendent à surestimer le pénis tandis que les femmes rêvent d'un vagin « bien rempli ». Les uns et les autres considèrent l'activité sexuelle dans une perspective égoïste, indifférente au plaisir du partenaire. (Notons d'ailleurs, que la langue de Truk n'a pas de mot pour dire « amour »). Selon Gladwin, la relation mari-femme ne comprend qu'une part limitée d'activité sexuelle : la sexualité de la pleine maturité s'exprime plutôt par des liaisons extraconjugales, sans exception et avec peu de succès sur le plan émotionnel. L'adultère, par conséquent, est commun. Une réaction typique d'un habitant de l'île de Truk, face à un conflit sévère, semble être le plus souvent une suppression de sentiments (par exemple l'agressivité, la confiance, la tendresse sexuelle secrète pour l'autre sexe) due à l'anxiété dans les relations interpersonnelles de ce genre.

Quand les adaptations humaines socialement acceptables sont rendues impossibles par des circonstances internes et externes, comme dans la société de Truk, on peut naturellement s'attendre à ce que le comportement dévie vers des voies de substitution ou vers de nouveaux ajustements, positifs ou négatifs. Il semblerait qu'un tel milieu soit favorable à l'expression de l'homosexualité ; et cependant l'homosexualité avouée n'existe pas à Truk. Pourquoi ?

A côté des relations hétérosexuelles peu satisfaisantes, il existe parmi ce peuple une association intime entre hommes et hommes et entre femmes et femmes, qu'on appelle brocher companionship (« compagnonnage fraternel »), et qui est, en fait, une relation de parenté artificielle, dans laquelle chaque homme ou chaque femme désigne son ami (ou amie) sous le nom de « frère » ou de « sœur ». Il n'est pas rare de voir deux amis du sexe masculin marcher main dans la main, et cependant à l'abri de tout soupçon. Gladwin écrit que le seul type de relations qui semble aboutir à un certain degré de satisfaction mutuelle est celui qui existe entre jeunes « frères » (5). Les éléments « homosexuels » (6) sont dans la civilisation de Truk, fréquemment attestés ; et cependant il n'y a aucune occasion offerte, sur le plan culturel, de sexualiser ces sentiments. Les relations entre « frères » ou entre « sœurs » jouent un rôle important, en réduisant le sentiment d'insécurité et d'insuffisance ; mais ces ajustements ne dépassent pas la limite des « déviations acceptables » (7). Nous avons affaire ici à une curieuse situation, où est affirmée l'absence de tout comportement homosexuel avoué, mais où est suggérée la fonction positive de ce que je préfère appeler des « éléments cachés d'homosexualité » (8). La question qui m'a intrigué était de savoir pourquoi ces liens émotionnels (aussi significatifs, à coup sûr, que les « liaisons » hétérosexuelles) n'étaient pas ouvertement sexualisés.

Une des explications données pour cette absence de comportement ouvertement homosexuel (9) vaut la peine d'être citée :

« ... Les seules gens avec lesquels un attachement homosexuel serait possible appartiennent à la classe des parents, sur lesquels sont concentrées le plus

fortement les anxiétés et les inhibitions que nous savons être la source première de l'opposition à l'expression sexuelle (tabou de l'inceste). Toute reconnaissance de leur valeur érotique serait par conséquent susceptible de provoquer une anxiété assez violente pour étouffer tout désir d'un acte ouvertement sexuel » (10). Donc, les sentiments homosexuels – quelle que soit leur importance – restent cachés ; la « fraternité » artificielle agit comme un contrôle, en ce sens qu'elle constitue une soupape de sûreté émotionnelle satisfaisante tout en inhibant l'élan sexuel.

Ainsi, en observant la situation culturelle en son ensemble, on peut noter le phénomène de l'adaptation en action.

Paradoxalement, l'« homosexualité » est à la fois présente et absente de la civilisation de l'île de Truk ; mais, en tant que « déviation sociale », elle n'existe pas.

(1) Bronislaw Malinowski, *The Sexual Life of Savages* (Londres, Routledge & Sons, 1952), p. 397. Cf. aussi D.P. De Pedrals, *La Vie Sexuelle en Afrique Noire* (Paris, Payot, 1950) : « admettre... que la civilisation est à l'origine des aberrations sexuelles » (p. 26).

(2) Thomas Gladwin et Seymour B. Sarason, *Truk : Man in Paradise* (New-York, Doubleday & Co. Inc., 1953).

(3) Cf. l'idée de G. Rattray Taylor, *Une interprétation sexuelle et l'histoire*, au sujet du contraste entre les sociétés « patristes » et « matristes », ces dernières étant libérales, ouvertes à l'esprit de recherche, démocratiques, favorables au statut des femmes et tolérantes pour l'homosexualité (p. 96 de l'édition française, Paris, Corrèa, 1954).

(4) Encore que, selon Sarason, « les psychologues cliniciens aient une manie, comparable à une maladie professionnelle, qui consiste à décrire leurs patients de telle façon qu'un lecteur réfléchi se demande comment les malheureux ont pu survivre » (Gladwin et Sarason, op. cit., p. 231).

(5) Gladwin et Sarason, op. cit., p. 234.

(6) Ce mot étant pris, dans mon esprit, avec l'accent sur les aspects émotionnels.

(7) Gladwin et Sarason, op. cit., p. 241.

(8) En ce sens, l'homosexualité met l'accent sur les manifestations sociales, et, plus qu'à une forme de comportement physique, elle se réfère à un état psychique qui ne diffère de l'hétérosexualité que par le choix de l'objet aimé. Il dépendra de circonstances extérieures agissant sur la personnalité que ces relations se traduisent surtout sur le plan physique ou sur le plan émotionnel. Dans cette étude, ces circonstances sont expliquées par la psychologie ; mais il y a aussi d'autres explications.

(9) Voir dans Cora Du Bois, *The People of Alor* (1944), l'amusante anecdote d'Alurkanseni, homosexuel de sexe masculin, qui, bien que nullement condamné par l'opinion, finit par abandonner sa vie homosexuelle, désespéré de ce que son amant plus âgé le trouve insuffisant pour maintenir son standing (prestige needs). « Je ne peux pas avoir d'enfants avec lui », dit l'homme. Dans ce cas précis, par conséquent, l'homosexualité était absente parce que seule l'union hétérosexuelle, bien que peu satisfaisante sur le plan sentimental, pouvait permettre la naissance des enfants, indispensables pour le standing. Alurkanseni était certainement aimé, mais la force de l'opinion publique concernant le standing était plus grande que celle de l'attachement homosexuel.

(10) Gladwin et Samson, op. cit., p. 283.

Arcadie n°113, Thomas K. Fitzgerald, mai 1963

III. - LA CIVILISATION GRECQUE

La documentation sur les grandes variations possibles des adaptations humaines peut se trouver aussi bien dans l'étude des époques historiques que dans celle des civilisations primitives. L'idée que le comportement de l'homme est en quelque sorte déterminé par la « nature humaine » est, en vérité, bien naïve. L'existence même du potentiel d'ajustement semble suggérer que l'homme aime le changement pour lui-même. « L'histoire humaine est de plus en plus dominée par la quête de la variété, parfois en faveur de la création, plus fréquemment pour le seul désir de la récréation,

mais, de toute façon, sans aucune relation avec les forces qui déterminent l'évolution des traits biologiques » (1).

L'« homosexualité » dans la civilisation grecque, à l'époque où celle-ci dominait toutes les civilisations humaines, est le témoignage suprême de la relativité de la notion de « normalité sexuelle ». Westermarck, dans son *Origine et développement des idées morales*, affirme que chez les Grecs l'homosexualité n'était pas seulement autorisée, mais louée, comme la formule la plus haute et la plus pure de l'amour, « œuvre de la divine Aphrodite, chemin menant à la vertu, arme contre la tyrannie, sauvegarde des libertés civiques, source de la grandeur et de la gloire de la patrie ». Il est difficile, sans doute, pour un Européen ou un Américain du XXe siècle, de comprendre une telle attitude vis-à-vis de l'homosexualité ; mais il est indéniable que cette conception a été le résultat d'un libre choix (2).

L'homosexualité était appelée par les Grecs *paiderastia* (de *pais*, « garçon avant atteint sa maturité sexuelle », et de *erastia*, « amour »). La logique grecque reconnaissait à l'homosexuel masculin les mêmes droits et les mêmes libertés naturelles qu'aux hétérosexuels. L'homosexualité était intégrée au système social, et devint un élément à la fois d'enseignement et de force militaire ; non seulement on la tolérait, mais on lui attribuait une valeur spirituelle, et on l'utilisait pour le bien de la société (3).

La question importante, ici, est de savoir si cette conception de l'homosexualité a vraiment été, comme le disent si souvent les historiens, le symptôme de certaines conditions sociales ou un moyen d'adaptation à ces conditions. Il nous faudra pour comprendre la notion grecque d'« amour », considérer quel était leur point de vue sur les femmes et leur idéal de la beauté, ainsi que leur conception de la *païdéia* (éducation).

Le mode de vie grec, selon G. Lowes Dickinson (4), manquait de vie de famille telle que nous l'entendons. Les femmes étaient comparativement ignorantes et sans intérêt. Bien que certaines *hetaira* (« compagnes ») fussent honorées et écoutées – en fait, les plus riches et les plus cultivés des Grecs de l'époque les prenaient pour maîtresses – rares étaient les femmes qui, par la beauté, l'éducation et la culture, pouvaient rivaliser avec la fameuse Aspasia, l'amie de Périclès ; la plupart des *hetaira* étaient « proverbialement mal élevées ».

Le mariage était regardé essentiellement comme un moyen d'avoir des enfants, et le « romantisme » n'y jouait à peu près aucun rôle. Au moins en théorie, et jusqu'à un certain point en pratique, la procréation d'enfants était considérée comme une responsabilité civique (dans les spéculations de Platon, l'enfant appartient plutôt à l'Etat qu'à la famille). Pour Dickinson, « la position de la femme dans la Grèce antique était simplement celle de souffre-douleur domestique ». Même si on ne souscrit pas à une opinion aussi extrême, on peut néanmoins trouver une certaine explication de l'importance de la *paiderastia* en tant qu'institution dans la situation des femmes chez les Grecs.

L'idéal grec de la beauté aide, lui aussi, à expliquer l'« amitié passionnée » entre hommes. Le monde antique était centré sur l'homme ; l'élément mâle était le cœur de toute vie intellectuelle. L'attachement durable entre l'homme et l'adolescent, qui

n'était certes pas exempt de sensualité, était une émotion puissante et masculine, dont l'histoire d'Achille et de Patrocle donne une image héroïque (5). L'opinion grecque admettait la possibilité d'une affection permanente entre amis – à condition qu'il s'agît d'hommes libres, non d'esclaves – L'amour, dans cette optique, était le désir de cette beauté virile, sur le plan spirituel et sur le plan sensuel ; rien d'étonnant par conséquent, à ce que ces sentiments se soient exprimés sexuellement, et à ce qu'une « communion spirituelle » ait été recherchée dans l'union sexuelle avec les adolescents. Les Grecs trouvaient, auprès des compagnons sexuels en qui ils avaient confiance, un refuge aussi bien social qu'intellectuel.

Il est vrai que, dans la plus importante œuvre littéraire homosexuelle en prose de l'Antiquité grecque, le *Banquet* de Platon, Socrate définit cet « amour », « le désir de l'immortalité ... Eros atteignant l'idéal le plus élevé qu'on puisse concevoir, où le sensuel et le spirituel se mêlent en une harmonie merveilleuse ». Mais la spéculation philosophique est une idéalisation de la réalité. Comment, s'il en était autrement, expliquer le *kinaïdos* – le « demi-homme », aux gestes et aux comportements féminins, à la figure fardée, méprisé par toute la société ? (6).

Les Grecs n'avaient pas notre rigueur dans leurs adaptations et dans leurs options sociales ; pour eux, l'homosexualité en soi n'était ni « mauvaise » ni « bonne », ni « morale » ni « immorale », ni « utile » ni « nuisible ». C'était une forme d'amour que l'organisation sociale approuvait, mais « tout amour qui fait barbairement fi des impératifs sociaux se réduit lui-même au rang de déviation sociale ». A toutes les époques, les Grecs ont fait preuve de discernement dans leurs jugements sur l'homosexualité en tant que facteur social, jamais le simple fait qu'il s'agît d'un phénomène de nature sexuelle n'a déterminé leur définition de la déviation sociale. Le *kinaïdos* était considéré comme un aberrant, parce qu'il ne respectait pas les conventions sociales, non pour son non-conformisme érotique. Ces distinctions sont indispensables si l'on veut comprendre le concept de « déviation sociale » appliqué à une notion aussi vaste que celle d'« homosexualité ».

L'homosexualité, pour les Grecs, était loin d'être un concept unitaire. Peuple sélectif et créateur, le sentiment qu'ils cultivaient n'avait rien à voir avec l'effémination ni avec, la débauche dégénérée ; à leurs yeux, ces deux formes d'amour étaient radicalement opposées l'une à l'autre ; « l'une est grecque, l'autre barbare », écrivait Maxime de Tyr (*Dissertatio IX*) ; « l'une est virile, l'autre efféminée, celui qui aime à la façon des Grecs est aimé des dieux, respectueux de la loi, plein de pudeur, aisé de langage. Il ose courtiser son ami en plein jour, et il trouve son bonheur dans cet amour... ».

La prostitution masculine – qui n'a pas forcément quelque chose à voir avec l'amour grec ou avec l'homosexualité – a certainement existé chez les Grecs ; mais, autant ils approuvaient, à toutes les époques, les relations entre homme et adolescent reposant sur l'affection mutuelle, autant ils rejetaient l'amour qui se vend pour de l'argent (7). Un garçon qui vivait de la prostitution était considéré comme une honte et perdait ses droits civiques. Les lois de Solon – qu'on dit avoir été lui-même homosexuel – n'avaient pas pour but de frapper la *paiderastia* mais de réglementer l'institution de l'homosexualité (8). Bref, on peut admettre que l'idéal grec de l'homosexualité était une idéalisation de l'amour masculin, sans qu'il s'agît

nécessairement de garçons efféminés (9), de prostitution masculine, ni de relations « pures » et non-sexuelles (10).

Nous pouvons apprécier plus pleinement le sens du mot grec *philia* (« amitié » dans l'œuvre de Platon), dans ses relations avec la *paideia* (« éducation »), si nous lisons le commentaire du Banquet par Werner Jaeger : « Toute société doit être fondée sur l'idée que les êtres humains sont liés les uns aux autres par une norme intérieure qui existe dans leur âme et par la loi d'un Bien suprême qui unit à la fois le monde des hommes et l'univers tout entier. L'idée du "Bien", pour Platon, était fondée sur l'union d'Eros (l'Amour) et de la *paideia* (l'« éducation » au sens large). Les aspects sociaux d'Eros étaient d'exciter l'ambition et d'inspirer l'*arété* (vertu). A toutes les époques Eros est une force éducative. Le concept d'Eros considéré comme l'amour du Bien, est, en même temps, le besoin qu'a la nature humaine d'un réel épanouissement et d'une totale réalisation, et il constitue par conséquent l'impulsion vers l'éducation et la culture dans leur sens le plus vrai » (11).

L'importance de l'institution de la *paiderastia* reposait certainement, pour une large part, sur cette fonction éducative. Toutefois l'homosexualité féminine n'était ni développée ni honorée en tant qu'institution (à l'exception, peut-être, de Sappho) ; et, d'autre part, l'homosexualité masculine, reconnue par la société et protégée par l'opinion, était, dans l'ensemble, le privilège des hommes libres. Xénophon affirme que chez les Spartiates l'amour entre garçons était encouragé du point de vue éducatif (l'amant enseignait l'« aimé », lui apprenait la vertu en même temps que l'homosexualité : liberté, sports virils, études sévères, enthousiasme, sacrifice de soi, self-control et actions d'audace).

La civilisation grecque offre une occasion de considérer la nature de l'homosexualité et le concept de déviation sociale dans un contexte différent de notre propre organisation, et sous l'angle de l'acceptation et de l'utilité sociale. Nier l'homosexualité chez les Grecs est nier la réussite de leur civilisation. Selon les termes de Théodore Däubler : « Quiconque est incapable de considérer l'amour grec... comme quelque chose d'élevé et de sacré, rejette une part essentielle du message hellénique. Nous sommes plus redevables à leurs amants héroïques qu'aux arts les plus glorieux de l'humanité pour la liberté de l'Europe et pour la destruction complète du despotisme perse, face à la diversité des impulsions naturelles de l'homme » (12).

(1) René Du Bos, *Mirages of Health* (New-York, Harper & Publishers, 1959).

(2) Dostoïevski : « ... Tout homme désire un choix absolument libre, de quelque prix qu'il doive payer cette liberté et où qu'elle doive le mener ».

(3) John Addington Symonds, *A Problem in Greek Ethics* (Londres, publ. privée, 1901).

(4) Lowes G. Dickinson, *The Greek View of Life* (Michigan, University of Michigan Press, 1958).

(5) L'affirmation qu'il n'existe pas trace d'homosexualité dans les poèmes homériques est discutable, car le lien qui unit Achille à Patrocle contient des éléments homosexuels non négligeables, tant dans le sentiment que dans ce qui est suggéré de l'action.

(6) Ainsi, dans la *Seconde Catilinaire*, Cicéron, en décrivant les amis débauchés de Catilina, n'attaque pas l'homosexualité proprement dite, mais des déviants sociaux, dont la déviation ne consistait pas dans le choix de leurs partenaires sexuels.

(7) Hans Licht, *Sexual Life in Ancient Greece* (New-York, Barnes & Noble Inc., 1953), pp. 411-525.

(8) Selon Aristote, les Crétois toléraient et réglementaient l'amour des garçons pour éviter la surpopulation (République, 11, 10, 1272).

(9) Une des explications possibles pour la confusion moderne (surtout chez les anthropologues) entre homosexualité et effémination est la croyance erronée que les berdaches, qui pratiquent le travesti, sont des homosexuels. En fait, il a été remarqué que chez de nombreux héros on a pu déceler des traits d'homosexualité, sans aucun caractère d'effémination.

(10) René Guyon, dans son Ethique des actes sexuels, parle de la prétention à l'amour « pur » ou « platonique » comme d' « un essai de réconciliation des sévères préceptes du christianisme, qui n'autorisent les relations sexuelles que pour les seules fins de la procréation, avec le désir naturel de l'homme pour le plaisir ». La notion d'amour chaste, non-sexuel, qu'on appelle « platonique », aurait à coup sûr été aussi étrangère à Platon que la pratique chrétienne de mettre des feuilles de vigne sur les statues!

(11) Werner Jaeger, Paideia, vol. 2 (New-York, Oxford University Press, 1944), pp. 174-197.

(12) Théodor Däubler, Sparta (Leipzig, 1923), p. 434.

Arcadie n°14, Thomas K. Fitzgerald, juin 1963